



sur les traces du renard

Un exemple à ne pas suivre

La loi interdit le nourrissage des renards ainsi que leur détention. Il faut se rappeler qu'il s'agit d'une bête sauvage qui peut à tout moment nous faire comprendre qu'elle n'est pas d'accord avec nous.

Cette photo nous donne un bel exemple de tentative de domestication qui finit mal. Ce renard attrapé alors qu'il n'était encore qu'un renardeau a été muni d'un collier, comme un chien. Il s'est sauvé avec son collier et en grandissant ce dernier s'est trouvé trop petit, étranglant notre goupil, pénétrant dans l'épiderme et causant un début d'infection. Les chasseurs qui l'ont tiré se sont rendu compte que quelque chose n'allait pas. Comportement anormal apparemment dû à cette infection. Sans ce tir, notre bête aurait certainement fini sa vie dans d'atroces souffrances.





Le hêtre, un stratège patient

Le hêtre ou fayard est l'arbre le plus marquant des forêts du Plateau suisse. Adapté à des conditions de climat et de sol moyennes, il est bien vaudois: il n'aime ni le trop, ni le trop peu. Qu'il fasse plus chaud et il laisse sa place au chêne; plus froid, il abandonne devant les sapins et épicéas. Si le sol est trop sec, il cède le terrain au pin sylvestre; si le sol est imbibé d'eau, il n'essaye même pas de concurrencer le frêne et l'aulne.

Après une coupe ou un ouragan, le terrain à nu est trop arrosé de lumière pour lui: les saules, les bouleaux et les érables avec leurs graines dispersées par le vent sont rapides à coloniser la place. Il attend que ces arbres préparent un sous-bois abrité, il attend que quelques campagnols ou écureuils y apportent ses fâines pour germer à l'ombre. De tempérament patient mais tenace, il «choisit» la stratégie de s'installer après les fougueux pionniers qu'il supplantera petit à petit pour former des peuplements stables et durables.

Texte: A.-C. Plumettaz Clot

Illustration: Musée et Jardins botaniques, Lausanne





**La hêtraie,
monument d'architecture qu'un puits de lumière enrichit**

Sur les plateaux et dans les pentes les moins raides de la Vuachère, le hêtre constitue des forêts quasi pures. Le passant admire ces forêts cathédrales où les fûts gris et lisses sont les piliers d'une voûte uniforme: la hêtraie n'est pas une de ces forêts indisciplinées, fouillis impénétrables qui sont pourtant si accueillants pour la vie animale.

Dans la canopée, les feuilles se disposent horizontalement pour intercepter le plus possible les rayons du soleil. Le feuillage fourni ne laisse filtrer que peu de lumière: le sous-bois est pauvre en buissons et en herbacées. Quelques plantes comme le Scilla et l'Anémone sylvie se sont adaptées à ce comportement exclusif, en se dépêchant de fleurir au premier printemps quand les feuilles du hêtre, vert tendre, sont encore timides et froissées.

Sous les hêtres, la litière acide et coriace est lentement dégradée par les micro-organismes et s'accumule en un sol peu propice à la germination des autres espèces. Encore une raison pour que le hêtre se retrouve rapidement seul et dominant.

Mais sur les ravins raides, les fûts de hêtres centenaires deviennent trop lourds et finissent par basculer. Dans le puits de lumière ainsi créé, un frêne, un érable, un tilleul ou un merisier se développe, mitant la canopée de la hêtraie et favorisant ainsi la germination du noisetier ou du chèvrefeuille. Ainsi, le sous-bois se diversifie à nouveau selon un cycle immuable.





La molasse et l'homme

Ce n'est qu'à la fin du Moyen Age que la construction en pierre a commencé à se généraliser dans notre région. En effet, pour des raisons économiques autant que par tradition, ce mode de bâtir était pratiquement réservé, pendant des siècles, aux édifices religieux et militaires. La population construisait ses habitations essentiellement en bois, aussi les agglomérations étaient-elles fréquemment ravagées par de catastrophiques incendies. C'est pour lutter contre ce péril que, dès la fin du XIV^e siècle, les autorités promulguèrent de nombreuses ordonnances pour imposer la construction en pierre. Il est évident qu'il a fallu passablement de temps pour réaliser en profondeur un tel changement dans les habitudes des constructeurs; aussi ce n'est qu'au XVII^e siècle, à Lausanne, que ces nouvelles méthodes paraissent d'un emploi généralisé.

La molasse et la cathédrale

La cathédrale de Lausanne est le monument le plus important de Suisse romande. Construite entièrement en molasse entre 1190 et 1235, elle n'a jamais été neuve, les chantiers de rénovation ayant commencé avant même l'achèvement de l'église.

Si l'on admet qu'une élévation construite en grès tendre ne résiste guère plus d'une centaine d'années aux attaques du climat, on peut affirmer que la cathédrale de Lausanne, comme celles de Strasbourg, de Milan ou de Cologne, est le lieu d'un chantier permanent.

L'approvisionnement en molasse grise de Lausanne nécessaire à l'entretien du monument est rendu difficile par la disparition des anciennes carrières; en effet, la dernière réserve de molasse a été constituée lors de la construction de la salle de gymnase du collège de la Mercerie, une molasse d'excellente qualité, proche de la roche utilisée pour construire la cathédrale.

Texte: C. Amsler, Lausanne



Illustration:
Campagne 1870-1925, Viollet-le-Duc: projet de tour-lanterne, 1877
Archives de la cathédrale de Lausanne



Paix des forêts et «bois de guerre»

Si la Vuachère est accompagnée le long de sa descente vers le lac par des cordons boisés de faible largeur, elle traverse ici une véritable forêt où les arbres ont pu se développer en hauteur et gagner en majesté. A quelques pas de la frénésie urbaine, le promeneur se retrouve dans un lieu à part, une cathédrale dont la voûte végétale repose sur des piliers de bois, un univers où le temps s'écoule d'une manière infiniment plus lente. Et pourtant, la forêt est soumise à des changements, tantôt décidés par l'homme, tantôt le fait de la nature.

Les besoins en bois, pour la construction ou le chauffage, ont longtemps marqué le destin de la forêt. Ainsi en était-il encore lors des guerres mondiales du siècle passé. Afin de parer aux besoins en énergie du pays coupé de son approvisionnement en charbon minéral, de gigantesques réserves de bois furent réquisitionnées par l'armée. La vue de la gare de triage de Sébeillon en juin 1942 avec son «bois de guerre» en est un exemple. Dans les forêts lausannoises comprenant les grands massifs du Jorat, 22 000 m³ de bois furent exploités chaque année entre 1940 et 1944.

Mais la nature a également son mot à dire. L'ouragan *Lothar*, en décembre 1999, renversa 35 000 m³ de bois lausannois, alors que le coup de föhn de novembre 1982 mit à terre 70 000 m³ et

qu'un coup d'œil aux registres forestiers en rappelle d'autres, comme le cyclone dévastateur de 1879.

Les efforts de reconstitution des forêts ont été efficaces au point de faire de la Suisse le pays d'Europe au capital ligneux le plus élevé... et le plus âgé. Les forestiers surveillent donc de près la stabilité des massifs vieillissants pour induire leur régénération par des coupes qui permettront à la nouvelle génération de se développer au sol. De même, ils doivent garder l'œil sur les vénérables vieux arbres, beaux mais dangereux, qui menacent d'une chute imprévisible les utilisateurs du chemin.

Autant d'occasions d'intervenir ponctuellement pour les équipes de bûcherons-forestiers de la Ville, spécialistes des abattages délicats à proximité des habitations et dans les pentes escarpées du vallon. Les tronçonneuses résonnent alors durant quelques jours, des arbres tombent, emportant dans leur chute le souvenir de leur présence.

D'aucuns regretteront la disparition de l'arbre devenu familier, d'autres se féliciteront de la lumière retrouvée: la forêt, elle, n'aura de cesse de regarnir l'espace libéré. Quant aux arbres abattus, les troncs sont généralement abandonnés à la décomposition naturelle.





Le pic-vert (*Picus viridis*), avec sa calotte rouge et son plumage vert, représente assez bien un perroquet du Brésil.

(...)

Le pic-vert est le plus robuste ouvrier échenilleur de toute la forêt. A lui seul, il vaut toute une équipe de désinfecteurs officiels. (...) Propager les pics dans une forêt, c'est y installer le spécialiste le plus expert pour la destruction des insectes xylophages et de leurs larves.

Les bostryches, principalement, qui font tant de mal dans nos forêts de conifères, ont en lui un ennemi des plus actifs.





Tas de branches mortes, précieux refuges

La forêt en pleine ville, c'est un peu de vraie nature au détour d'une rue ou au fond du jardin. On aime s'y promener et s'y ressourcer hors du stress urbain, en toute tranquillité.

Le Service des forêts de la Ville coupe les arbres dangereux menaçant de tomber sur les sentiers. Là où la forêt vieillit trop, des ensembles d'arbres sont abattus pour donner à la nouvelle génération de jeunes arbres la lumière nécessaire pour croître et prendre la relève.

Sans valeur commerciale, les branches et bien souvent les troncs abattus sont laissés sur place. Insectes et champignons décomposeurs commencent alors leur lent travail de décomposition du bois. Suivant la taille et la dureté des bois, les troncs et les tas de branches se tassent, se recouvrent de mousse dans les endroits humides et finissent par disparaître complè-

tement après une, deux, voire trois décennies. Pendant tout ce temps, ils servent de refuge à toute une série d'animaux en quête d'abris et de caches bien difficiles à trouver en zone urbaine. Certaines renardes ont pris l'habitude de faire leurs petits non plus dans des terriers, mais sous un tas de rondins ou de branches. Les hérissons, qui tombent en léthargie au-dessous de 10°C, trouvent sous les branches et feuilles mortes un gîte bienvenu pour hiberner. Quant au lézard agile se réchauffant au soleil, il peut échapper aux dents et aux griffes des chats en se précipitant dans l'enchevêtrement des branches et sauver même sa queue.

Ne râtons donc pas trop haut contre le bois mort laissé au sol, il participe à sa manière à la protection des animaux!

